

Introduction : redonner à la ville son autonomie comme objet de recherche

Michèle Dagenais

Volume 32, numéro 1, fall 2003

Perspectives internationales sur l'histoire urbaine : un aperçu des tendances récentes

International Perspectives on Urban History: A Review of Recent Trends

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015737ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015737ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dagenais, M. (2003). Introduction : redonner à la ville son autonomie comme objet de recherche. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 32(1), 3–6. <https://doi.org/10.7202/1015737ar>

Introduction

Redonner à la ville son autonomie comme objet de recherche

Michèle Dagenais

Quelles sont les tendances récentes de la recherche en histoire urbaine? Quelles préoccupations et quelles questions animent, aujourd'hui, les chercheurs? Comment l'histoire urbaine est-elle définie par ceux qui la pratiquent? Voilà un ensemble d'interrogations maintes fois formulées s'agissant de l'histoire urbaine, un domaine qui, plus que tout autre, a toujours eu de la difficulté à définir sa spécificité et ses objets d'analyse de manière très précise¹.

Qu'apporte de plus le présent numéro² de la *Revue d'histoire urbaine/Urban History Review* à la multitude d'articles et de bilans publiés depuis les années 1970 ou 1980 qui ont tenté de cerner les contours de ce champ³? Certainement pas des réponses globales ou définitives car là n'était pas l'objectif de départ de ce numéro. Celui-ci s'est plutôt bâti autour de l'appréciation par cinq chercheurs de certaines des tendances récentes de la recherche, telles qu'elles se déclinent de part et d'autre de l'Atlantique et plus particulièrement en France, en Italie, aux États-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne.

C'est d'abord dans cette réunion d'un type particulier que réside l'intérêt du présent numéro : dans la réunion, côte à côte, des réflexions de chercheurs travaillant sur la ville dans autant de pays différents. Nous pensons que la mise en parallèle des pratiques de la recherche dans ces divers contextes est d'abord intéressante en elle-même, tout simplement parce qu'elle est rarement menée. Cela peut permettre aux lecteurs de prendre connaissance d'une étendue relativement grande de questionnements et d'approches tout comme de les comparer entre eux. Précisons-le d'emblée cependant : dans les pages qui suivent, on ne trouvera pas de relevé exhaustif des travaux actuels produits dans chacun de ces pays, non plus qu'une nomenclature de propositions ou de pistes à emprunter pour combler les apories du champ.

C'est bien davantage le fruit d'un travail de réflexion historiographique que nous offrent les auteurs de ce numéro thématique. Chacun a été invité à présenter les tendances récentes de la recherche qu'il estime être les plus significatives de manière à identifier les préoccupations actuelles des chercheurs. Liberté leur a aussi été donnée de les décrire et de les définir à leur façon. Tous les auteurs se sont généreusement prêtés à l'exercice et ont travaillé à produire des contributions qui rendent compte de réflexions approfondies, inspirées par leurs conceptions spécifiques de l'histoire urbaine et leurs expériences de recherche personnelles. Dans le contexte actuel où la quantité de travaux publiés ne cesse d'augmenter, il s'avère pratiquement impossible d'embrasser la production dans son ensemble. Il est toujours loisible de dresser de longs bilans qui tentent de faire l'inventaire des publications mais, si on y songe bien, le genre ne présente pas tellement d'avantages. En ce cas, il vaut d'ailleurs mieux produire des outils bibliographiques.

Une des préoccupations omniprésentes dans les multiples bilans historiographiques parus durant les dernières décennies, concerne la définition même de l'histoire urbaine. Plus souvent qu'autrement, on a reproché aux chercheurs qui oeuvrent dans ce champ leur incapacité à préciser quelles sont ses spécificités et à le définir de manière à pouvoir expliquer en quoi il se distingue d'autres domaines, en particulier de l'histoire sociale. Est-ce que tout ce qui se déroule dans la ville fait partie de l'histoire urbaine? Est-ce que tous les travaux qui considèrent la ville comme simple cadre où se produisent les événements ou s'expriment les phénomènes qu'ils étudient sont d'histoire urbaine? Son objet ne consistait-il pas, au contraire, à faire l'histoire même de la ville, à la situer au centre du questionnement et à réfléchir au processus d'urbanisation⁴? Cette incapacité qu'ont eu les praticiens de l'histoire urbaine à trancher et à s'entendre sur une définition n'a-t-elle pas eu pour effet de limiter le potentiel heuristique du champ? Cela n'a-t-il pas aussi affaibli l'autorité intellectuelle des historiens de l'urbain vis-à-vis des chercheurs des autres domaines? Il serait facile d'en conclure que ce problème de définition a non seulement nui à la capacité du champ de parvenir à la mise en commun des informations et à la production de grandes synthèses des résultats des recherches dont certains rêvent, mais aussi à celle de s'imposer comme un domaine à part entière de l'histoire. Or, ces réponses sont-elles suffisantes? Sinon, est-il possible ou souhaitable de chercher encore à en formuler en ces termes?

Si ces préoccupations ne sont pas totalement absentes des contributions du présent numéro, on constatera que le questionnement se pose quelque peu différemment. Il est pratiquement impossible, estime d'entrée de jeu Isabelle Backouche, de définir précisément un objet de recherche tel que la ville, d'abord parce qu'il se caractérise par un triple éclatement. Comme la ville appartient à différentes époques et à de nombreuses disciplines en même temps qu'elle fait appel à toutes les réalités humaines, l'auteure estime plus fécond d'aborder le problème de la définition du champ en réfléchissant au processus de construction de son objet. Or les chercheurs ont souvent tendance à prendre pour acquis leur objet de recherche, en l'occurrence la ville ou l'urbain. Dans le contexte actuel où le milieu urbain constitue le cadre de vie dominant, ne représente-t-il pas une évidence pour tous? Si ce n'est pas là la seule raison en cause, il n'empêche que cette situation conduit à considérer l'objet ville comme donnée de départ et à chercher à en étudier certaines dynamiques ou caractéristiques, alors qu'il faudrait plutôt le considérer comme le problème à résoudre. En situant la ville ou l'urbain au cœur même de la démarche de recherche, il devient possible de recentrer l'enquête historique sur ce qui constitue sa spécificité. L'auteure démontre que c'est au cours de ce processus que se construit l'objet et que le problème s'élucide. Elle précise aussi que cette démarche de l'historien relève d'une double construction : d'abord celle des sujets étudiés « qui actualisent des représentations et

donnent du sens à des pratiques inscrites dans un espace » puis celle du chercheur « qui vise à donner du sens à un objet et à mettre en valeur sa transformation. » (p.8)

En termes quelque peu différents, Mary Corbin Sies invite aussi à questionner notre démarche de recherche afin de débusquer nos a priori. Les historiens de la ville tendent à analyser des situations passées non pas en fonction de leur spécificité propre mais bien de leurs conceptions de départ. Plutôt que de chercher à comprendre un milieu à partir d'une classification ou d'une typologie préalable, comme dans le cas de la banlieue ou du ghetto par exemple, et d'évaluer en quoi la réalité étudiée s'y conforme où s'en éloigne, l'auteur suggère de faire porter l'enquête sur les pratiques effectives des citoyens de manière à saisir comment ils construisent les milieux dans lesquels ils évoluent.

En somme ces deux premières propositions, plutôt que de s'attarder au problème de la définition du champ de l'histoire urbaine en lui-même, portent sur la démarche de recherche. Tout comme les autres contributions du numéro, elles s'interrogent davantage sur les manières les plus propices d'aborder la ville ou les divers milieux urbains avec l'objectif de faire émerger ses dynamiques propres et ses spécificités.

Étudier les villes dans leur spécificité pose aussi le problème de leur rôle et de leur contribution à une compréhension plus globale du passé. Salvatore Adorno livre une réflexion sur les manières de redonner aux villes leur caractère central et leur autonomie dans le contexte italien. Il ne s'agit pas de penser la ville uniquement comme réceptacle ou comme témoin des transformations socio-économiques et politiques survenues aux XIXe et XXe siècles, mais de l'étudier comme un moteur de l'histoire. La question se pose particulièrement, mais non exclusivement, dans le contexte historiographique de l'Italie, où les villes ont longtemps été marginalisées et où l'histoire urbaine « a eu du mal à s'imposer comme espace autonome, autorisé à interpréter les grands thèmes fondamentaux de l'histoire nationale » (p.5). Cette situation s'explique d'abord par l'importance historique des campagnes comme source de développement du pays mais aussi par le rôle que les historiens leur ont attribué dans la formation de l'Italie contemporaine. La marginalisation relative des villes résulte également du processus de constitution d'un État unitaire. Cherchant à devenir le seul dépositaire de l'esprit national, l'État va se former en annihilant leur contribution historique dans la construction du territoire national. La constitution de l'État unitaire italien s'accompagne de l'effacement du polycentrisme urbain, pourtant central dans l'histoire italienne et longtemps clé de lecture de la dynamique spatiale, au profit de l'élaboration d'une grille de lecture du territoire fondé sur la dichotomie Nord-Sud.

Si ces modalités entourant la marginalisation des villes dans l'histoire et dans l'historiographie sont spécifiques à l'Italie, le phénomène lui-même ne l'est cependant pas. Dans un pays comme le Canada où pendant longtemps le grand récit national s'est construit en prenant appui sur le rôle central joué par les villes dans le développement et la modernisation du

pays, on a aussi assisté à une certaine mise à l'écart de leur contribution spécifique⁵. Survenue un peu avant le milieu du XXe siècle, celle-ci a plutôt résulté des revendications des diverses régions du pays qui ne se reconnaissaient pas dans un récit fondateur qui les plaçait à la remorque des grandes villes, par surcroît situées au centre du territoire. Ainsi, poser le problème du caractère central des villes soulève-t-il aussi celui des rapports centre-périphérie, des relations entre les états centraux et les villes et des enjeux de pouvoir qui y sont liés, comme Claire Poitras et Richard Rodger le mentionnent également dans leur contribution.

Remettre en question la chronologie utilisée dans les travaux de recherche constitue une des manières de faire émerger la spécificité des expériences urbaines et de redonner à la ville son autonomie comme objet d'étude. Richard Rodger suggère de s'affranchir, lorsque nécessaire, des frontières temporelles qui délimitent les grandes périodes de l'histoire afin de suivre de plus près les dynamiques des réalités propres aux milieux urbains. Plusieurs facettes de leur histoire ont des ramifications qui se situent en amont et en aval des grandes périodes. Or les chercheurs ont trop souvent tendance à confiner leur travaux à une période historique donnée même si le phénomène étudié ne s'y limite pas. Ainsi en va-t-il du cadre législatif et administratif qui définit les territoires urbains. Aussi crucial soit-il dans l'histoire municipale britannique et même nord-américaine, et bien qu'il représente un point tournant majeur de celle-ci, le *Municipal Act Reform* de 1835 n'a pas été élaboré *ex nihilo*. Il importe de le relier au processus historique de répartition des pouvoirs et d'établissement des frontières territoriales durant les époques antérieures. L'objectif ici n'est pas tant d'en retracer les origines ou d'en reconstituer la généalogie. Il s'agit davantage d'être en mesure de saisir les points d'inflexion propres à ce problème et sa chronologie spécifique et de les analyser dans le cadre de l'histoire des villes elle-même, plutôt que de le lire en fonction de « découpages chronologiques pré-établis, extérieurs à l'objet »⁶. Encore plus frappante est la coupure établie, dans l'historiographie française, par la Révolution de 1789. Cette frontière chronologique s'est répercutée dans les travaux sur la ville et la manière de définir les objets de recherche même si, en fonction de certains thèmes d'enquête, elle ne s'avère pas pertinente.

Un autre moyen de « faire naître des questions spécifiquement urbaines » passe par la « réintroduction de la dimension spatiale, c'est-à-dire (par) la mise en œuvre d'une analyse qui rapporte à l'espace les phénomènes politiques, économiques et culturels » (Backouche, p.5) Remplacer l'espace et la ville bâtie au cœur de la démarche ne signifie pas simplement les considérer comme de simples reflets de la réalité mais bien d'en interroger les processus d'élaboration et d'appropriation. Loin d'être réductibles à une seule logique, l'espace et le bâti se présentent comme le produit de multiples interactions sociales. C'est pourquoi il importe de reconstituer l'histoire sociale de leur production. Isabelle Backouche tout comme Salvatore Adorno suggèrent d'étudier ce que l'une appelle les décalages et l'autre, les déconnexions. Il convient de s'affran-

chir d'une conception fonctionnaliste qui consisterait à associer un usage à un espace donné : « la ville doit être considérée comme une forme qui se déploie dans l'espace sans présager d'une relation unilinéaire entre chaque activité et l'espace qui l'accueille... La ville est donc faite de 'morceaux désaccordés' » (Backouche, p.5). En l'occurrence, le travail de l'historien consiste à reconstituer « les déconnexions entre l'espace, ses habitants et ses représentations, autrement dit la résistance et le caractère irréductible d'un espace qui a amoncelé ses formes en plusieurs siècles » (Adorno, p.18)

Ces relations entre espaces et acteurs sont aussi cruciales pour Mary Corbin Sies qui suggère de se pencher sur les processus par lesquels les citadins s'approprient de l'espace et du bâti et cherchent à adapter et transformer leurs milieux de vie à la lumière de leurs propres projets. Plus souvent étudiés dans le cas des élites, ces processus sont aussi à l'œuvre dans les milieux populaires. Se référant à la démarche de la « insurgent history », l'auteure explique qu'il importe de scruter la manière dont la ville est vécue et non seulement conçue, planifiée ou gérée. S'interroger sur les acteurs et leur rapport à l'espace procède aussi du désir de tenir compte de leur grande diversité, en particulier sur le plan ethnique et racial, qui constitue une dimension cruciale de l'histoire urbaine américaine. La diversité des pratiques citadines des populations immigrées est aussi étudiée au Canada où, comme l'explique Claire Poitras, ces dernières ont contribué de manière significative à la croissance urbaine. Le paysage des villes canadiennes conserve les traces du travail de mise en forme de milieux de vie, réalisé par les diverses communautés culturelles.

Il est significatif de relever que les contributions de Claire Poitras et de Mary Corbin Sies traitent non seulement de la ville mais aussi des banlieues, contrairement aux articles sur l'histoire urbaine européenne qui s'attardent exclusivement aux premières. Cette distinction témoigne bien entendu de la place centrale de la banlieue dans le contexte nord-américain mais aussi du caractère plus récent de l'urbanisation du territoire. Qui plus est aux États-Unis, le fait urbain se décline désormais davantage sur le mode des banlieues où se trouve la majorité de la population. Si jusqu'à la fin du XIXe siècle l'urbain est à toute fin pratique synonyme de la ville, les développements qui surviennent au XXe siècle obligent à poser la définition de l'espace urbain, de ses réalités et de ses limites en de nouveaux termes⁷. Comme l'explique Claire Poitras, le processus d'urbanisation renvoie de plus en plus à la suburbanisation dont les dynamiques sont à plusieurs égards distinctes. Il s'agit alors de saisir quels sont les modes d'aménagement, les projets et les représentations qui se construisent en regard de ce type d'espaces.

Comment, à la lumière des multiples recompositions des territoires urbains au XXe siècle sous l'effet des fusions ou des annexions de villes, établir les limites des territoires étudiés ? Comment composer avec l'apparition de nouvelles typologies pour désigner les villes, tantôt identifiées comme émergentes, tantôt comme périphériques ou encore comme techno-

banlieues, qui « brouillent les distinctions traditionnelles » (Poitras, p.18)? Puisque une des caractéristiques les plus marquantes du fait urbain au Canada au XXe siècle réside dans la concentration des populations à l'intérieur d'agglomérations de plus en plus étendues, ne serait-il pas plus juste d'introduire aussi la notion d'espace métropolitain pour analyser le phénomène urbain contemporain?

Toutes ces interrogations qui surgissent lorsqu'il s'agit d'étudier la ville du XXe siècle et à plus forte raison la période qui s'ouvre à partir des années 1940 ou 1950 ont, à ce jour, peu retenu l'attention des historiens que ce soit au Canada, en France ou en Grande-Bretagne. Elles ont été bien davantage posées par les géographes, les sociologues ou les urbanistes. Or le temps qui passe rend de plus en plus pressante la nécessité de réfléchir à de nouvelles avenues de recherche afin de saisir la ville qui se construit sous nos yeux. Dans son article, Richard Rodger propose certaines pistes et certaines sources pour étudier ces nouvelles réalités urbaines construites dans la période comprise entre 1940 et 2000, et pratiquement déjà considérées comme du passé par les jeunes générations d'étudiants. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, l'histoire urbaine est aussi marquée par des brassages de population d'une ampleur inégalée qui posent le problème de l'intégration de citadins aux origines de plus en plus diversifiées, un problème auquel sont aujourd'hui confrontés tous les grands espaces métropolitains. Comme c'est par l'intermédiaire de l'expérience urbaine que s'intègrent éventuellement les immigrants, l'histoire de ces milieux, encore plus que celle des espaces nationaux dans lesquels ils se sont établis, acquiert une importance accrue. Elle est appelée à jouer un rôle significatif dans la constitution des nouvelles identités sociales qui s'élaborent en référence au contexte urbain actuel⁸.

Voilà, en somme, certaines des préoccupations contenues dans les articles qui composent ce numéro. Cette introduction n'a évidemment pas la prétention de les avoir toutes présentées tellement est riche le contenu de chaque article. Dans un contexte où les appels lancés en faveur d'une histoire comparative, globale ou transnationale fusent de toute part⁹, on sera peut-être étonné de constater que ces aspects occupent peu de place dans les contributions, tout comme dans cette introduction. Cette situation s'explique sans doute par la formulation des questions qui ont été présentées au départ aux auteurs, l'objectif de ce numéro étant de mettre au jour les tendances émergentes dans chacun des pays ayant fait l'objet d'un article. Ce faisant, il n'est pas étonnant que chaque auteur se soit davantage appliqué à faire ressortir les singularités propres à chaque contexte qu'à extrapoler sur les possibilités de sortir de ces cadres. Cette question pourrait faire l'objet d'une nouvelle invitation dans un autre forum consacré à l'histoire urbaine. Le souhait en est du moins formulé, comme celui du développement d'un dialogue plus soutenu entre les historiographies nord-américaines et européennes.

Notes

1. Le titre de l'article de Harry S.J. Hansen atteste bien de ce malaise : « Wrestling with the Angel : On Problems of Definition in Urban Historiography », *Urban History*, 23, n° 3 (1996) : 277-98. Il s'agit d'un malaise sur lequel se sont penchés plusieurs générations d'historiens comme le signale Timothy J. Gilfoyle dans un bilan fort documenté : « Historiographical essays on urban history, many focusing on the difficulties of defining the field, virtually constitute a genre unto itself. » : « White Cities, Linguistic Turns, and Disneylands : The New Paradigms of Urban History », <<http://homepages.luc.edu/~tgilfoy/whitecit.htm#6>>. Une version abrégée de cet article a aussi été publiée dans *Reviews in American History*, 26 (1998), 175-204. Pour une bonne discussion sur la manière dont se sont posés les problèmes de définition de l'histoire urbaine dans les années 1970, qui demeure encore éclairante aujourd'hui : David Cannadine, « Urban History in the United Kingdom : The 'Dyos Phenomenon' and After », in D. Cannadine et David Reeder (dir.), *Exploring the Urban Past. Essays in Urban History by H.J. Dyos* (Cambridge : Cambridge University Press, 1982), 203-21.
2. Je souhaite remercier Pierre-Yves Saunier pour l'aide apportée dans la préparation de ce numéro thématique.
3. Dans cette multitude de bilans, on peut notamment relever pour l'Europe : Lynn Hollen Lees, « The Challenge of Political Change : Urban History in the 1990s », *Urban History*, 21, n° 1 (1994), 7-19; Richard Rodger, « Theory, Practice and European History », dans *Idem* (dir.), *European Urban History. Prospect and Retrospect*, Leicester (Leicester : Leicester University Press, 1993), 1-18. Pour la France, se référer à : Bernard Lepetit, « La ville moderne en France. Essai d'histoire immédiate », in Jean-Louis Biget et Jean-Claude Hervé (dir.), *Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes*, (Fontenay-Saint-Cloud : ENS Éditions, 1995), 173-207; pour l'Italie : Carla Giovannini, « Italy », in Richard Rodger (dir.), *op. cit.*, 19-35 et Carlo Carozzi, « Études d'histoire urbaine en Italie, résultats et tendances », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, 1 (1985), 1-15; pour la Grande-Bretagne : Richard Rodger, « Urban History : Prospect and Retrospect », *Urban History*, 19, n° 1 (avril 1992) : 1-22; Pour les États-Unis : Howard Gillette, Jr., « Rethinking American Urban History: New Directions for the Posturban Era », *Social Science History*, 14 (1990), 203-28; Pour le Canada : Paul-André Linteau et Alan F. J. Artibise, *L'évolution de l'urbanisation au Canada : une analyse des perspectives et des interprétations* (Winnipeg : The Institute of Urban Studies, University of Winnipeg, rapport n° 5, 1984).
4. Harry H.J. Hansen, *loc. cit.*, 297-99; Rémi Baudoui, *et al.*, « Écrire une histoire contemporaine de l'urbain », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 27 (1990), 100; Gilbert A. Stelter, « A Sense of Time and Place : The Historians' Approach to Canada's Urban Past », in G.A. Stelter et Alan F.J. Artibise (dir.), *The Canadian City : Essays in Urban History* (Ottawa : Carleton University Press, 1977), 420-41.
5. Maurice Careless, « Frontierism, Metropolitanism and Canadian History », *Canadian Historical Review* 35 (1953), 63-83; Donald F. Davies, « The 'Metropolitan Thesis' and the Writing of Canadian Urban History », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine* 14 (1985), 95-114.
6. Isabelle Backouche, *loc. cit.*, 11. L'auteure suggère de prendre en compte la multiplicité des temporalités suivant lesquelles se produisent les changements urbains, plutôt que de ramener les phénomènes étudiés à un temps historique unique.
7. Pour une réflexion orientée plus spécifiquement sur l'histoire de la ville au XXe siècle : Annie Fourcaut, « L'histoire urbaine en France au XXe siècle. Historiographie et problématiques », à paraître dans la revue *Histoire urbaine*, 2004. Je remercie l'auteure de m'avoir transmis une copie de l'article avant sa publication.
8. Pour une réflexion plus approfondie sur cette question : Thomas Bender, « Intellectuals, Cities, and Citizenship in the United States : The 1890s and 1990s », *Citizenship Studies*, 3, n° 2 (1999), 203-20.
9. Pour une réflexion d'ensemble récente sur l'histoire globale et comparative, voir respectivement la revue *Annales HSS*, n° 1 (2001), 3-4 et 119-21 et no (2002), 27-30; sur l'histoire transnationale : Pierre-Yves Saunier, « Taking Up the Bet on Connections : A Municipal Contribution », *Contemporary European History*, 11, n° 4 (2002), 507-27.